

FRANCE L'AGRESSION CONTRE LE MAIRE DE PARIS

Des dizaines de milliers de noctambules frustrés, la Nuit blanche victime de son succès

Avant même l'attentat dont a été victime Bertrand Delanoë, le succès populaire de la manifestation était assombri par la capacité d'accueil insuffisante des lieux retenus

UN DRAME et une énorme frustration. Un maire au sol dans ses salons, un couteau planté à l'aine, sauvé par un serveur improvisé secouriste, qui a stoppé l'hémorragie.

RÉCIT

« Je n'ai pu aller nulle part. Vous avez bien fait de rester entre amis »

Avant l'arrivée des pompiers. Dans les rues, une foule de Parisiens qui n'est pas au courant voudrait célébrer la fête mais ne sait où aller, refoulée de toutes parts. Trop de monde, pas assez de lieux, pas assez d'espace. « Je suis dégoûté », dit Cyril, un cycliste qui a tenté d'entrer dans trois endroits différents. « L'idée de la Nuit blanche est géniale, pense Emilie, 22 ans, qui attend à 5 heures du matin au pied de la tour Eiffel, faute de mieux. Mais les organisateurs ont vu trop petit. On est floués. »

Dès 22 heures, les rues de la capitale connaissent les embouteillages. Un chauffeur de taxi s'énervait : « Nuit blanche, nuit de... ». L'ambiance est à la fête dans les cafés et les restaurants. La rue Oberkampf est piétonne et la foule découvre l'installation lumineuse de Yann Toms, de grosses lampes installées aux fenêtres qui communiquent en morse. Françoise et sa fille Ingrid tentent de décoder grâce à un manuel distribué au public. Elles ont déjà décrypté les mots « amour » et « fraternité ».

Sur le parvis de l'Hôtel de Ville, c'est presque l'ambiance du Mondial. On se bouscule. Des familles veulent entrer « dans les salons du maire ». Des noctambules, des jeunes, des « happy few », des banlieusards, tout le monde est mélangé. Canapés et fauteuils bas sous les lustres et les dorures, piano à queue et DJ sur leur console, l'endroit se veut un lieu de détente, copie l'atmosphère des paquebots, les musiques sont suaves, « lounge ». Coupe de champagne à la main, téléphone portable de

l'autre, on parle beaucoup. Le combo des Monstrations inouïes est venu avec ses surprenantes machines à son (ondes Martenot, telharmonium). L'Ukulélé Club joue avec ses petites guitares des îles. On mélange les genres : musique classique, jazz, carabe, tango. C'est le brouhaha, on n'écoute plus forcément la musique.

Plus au nord de la ville, on s'agglutine rue Curial, une petite rue du 19^e arrondissement, pour pénétrer dans les anciennes Pompes funèbres. Des jeunes, mais aussi des quinquagénaires et leurs épouses attendent depuis deux heures. Les plus chanceux pénètrent dans un couloir immense, habilement éclairé de petites lumières tamisées. L'endroit est magique. Les murs sont décapés. On marche sur des pavés. Un haut-parleur en béton vissé à un bras métallique fait de violentes rotations jusqu'à 100 km/h, projetant des nappes sonores effrayantes.

UN PARI IMPOSSIBLE

Une femme ferme les yeux et sourit, un jeune homme crie, puis sourit, les autres s'écartent de peur que l'engin s'envole. Dans une halle aux murs noirs, une femme ne peut s'empêcher de lever la tête et de dire : « C'est magnifique. » Des jeunes filles sont assises sur des tapis. Un mur d'images de François Yordanian décore les gestes et les tics des acteurs des *Feux de l'Amour*. L'effet est hypnotique et certains éclatent de rire. D'autres se laissent aller au jeu de la dégustation de six vins à l'aveugle. Le deuxième parcours du combattant commence pour les visiteurs. Ils doivent franchir une nouvelle barrière pour s'engouffrer dans le « must » : les écuries situées au sous-sol. La foule s'écroule. Un moment de panique. Un policier est obligé de se suspendre à un poteau et d'aveugler le public avec sa lampe torche en demandant de reculer.

Une fois arrivé, on réalise le pari impossible de la Nuit blanche. Les quatre écuries sont belles mais ridiculement petites. Elles ne peuvent accueillir chacune plus de 70 personnes. La musique électronique est abrupte parfois. Olivier, 23 ans, n'aime pas. « Moi, je suis décon-

né, mais faut laisser un artiste s'exprimer. » D'autres s'attendaient à une fête techno. On se repose dans la salle de Pierre Henry en observant des chandeliers en fer brut. Dans une autre écurie, le public est surpris : Arthur H ne chante pas. Il joue seulement avec trois musiciens. Sa musique est détournée par Samon Takahashi et ses logiciens. Des lampes en forme de cymbales, tout d'un coup, s'allument ; les spectateurs cherchent à danser mais la musique est plus exploratrice. Au rez-de-chaussée, c'est à nouveau la panique. Christophe Girard, le maire adjoint à la culture, demande « aux gens qui sont là depuis une heure de laisser la place à ceux qui attendent dehors ». Il appelle au « civisme », ajoute que « c'est un énorme succès, on ne s'y attendait pas ». Une femme est agacée : « Plutôt que de faire dans l'autosatisfaction, j'aurais préféré qu'ils anticipent le succès et ouvrent plus tôt dès l'après-midi ces lieux qu'on ne peut pas voir d'habitude. » On ferme le bar provisoirement.

Dans l'autre friche, le site de l'usine Sudac, dans le 13^e arrondissement, c'est la même bousculade. Un service d'ordre musclé filtre les entrées au compte-gouttes. L'intérieur du bâtiment, dont l'ouverture est exceptionnelle, est magnifiquement illuminé. Le plasticien Claude Lévêque a imaginé une sobre installation sonore, des tintinnabulations de clochettes et des chuintements de rames de métro. Des bouffées de parfum nimbent l'atmosphère : fragrance de fleurs oubliées, œillets ou violettes. Les visiteurs chuchotent comme dans une église. Un jeune couple venu de Montrouge tente d'expliquer à ses deux enfants l'histoire de cette ancienne usine d'air comprimé.

A cinq minutes de là, les quais de Seine, entre la gare d'Austerlitz à la Bibliothèque nationale de France, sont noirs de monde. La façade de la tour nord-est de la BNF est devenue un écran géant. Un dispositif informatique fait défiler des images interactives, de manière un peu chaotique. On distingue mal les silhouettes qui se profilent. Des groupes d'ados s'amuse au jeu des ressemblances : « Tiens, la tête du Che ! » « Ils ont au moins trouvé une

utilité à ces boîtes à chaussure pompes à fric », bougonne un sexagénaire. En contrebas, sur la Seine, le Batofar accueille les danseurs amoureux de techno : il ne faut pas songer une minute pouvoir monter à bord.

Devant le Muséum d'histoire naturelle, le rassemblement frise l'émeute. Les chanceux déboulent dans le décor des aventures d'Adèle Blanc-Sec imaginé par Tardi, l'air un peu égaré entre les squelettes des grands mammifères disparus. Pour découvrir l'installation de Nam June Paik, il faut gagner, à l'étage, la petite salle des invertébrés fossiles. Dans la cohue, bien peu distingueront le système sophistiqué censé rendre hommage à Chevreul, l'inventeur de la bougie moderne.

Au 120, rue La Fayette, la fédération de Paris du Parti communiste a sorti de ses caves une partie des 250 œuvres qui lui ont été offertes dans les années 1960 et 1970. Les militants sont dépassés par l'affluence. On se bouscule, et il faut prendre garde à ne pas heurter de l'épaule les huiles de Messagier et de Matta, les dessins et les lithos de Pignon. Les militants ouvrent un escalier de service, s'efforcent de canaliser la cohue. Si elle était moins dense, peut-être pourrait-on s'arrêter devant les affiches contre la guerre du Vietnam – des visages brûlés avec pour seule légende « Vietnam Napalm ».

AMBIANCE DÉSOlée

Aux Galeries Lafayette, c'est la mêlée. Il faut jouer des épaules pour s'approcher des vitrines dans lesquelles Pierrick Sorin a disposé quatre saynètes comiques dans son style : son image danse sur un tourne-disque, précipite des pin-up dans un hachoir à viande destiné à nourrir des dinosaures ou pêche à la ligne devant un bocal à poissons rouges. La réalisation technique est parfaite. Le succès est énorme.

Quai de Valmy, à l'usine Point P, on s'attarde dans le parcours vidéo-chorégraphique imaginé par Philippe Jamet. Celui-ci décide de suspendre pendant une heure les numéros de danse afin d'évacuer la foule. A l'hôtel de Marne, à Montmartre, on se désole de ne pouvoir écouter les perles rares de musique classique de Jean-Pierre Maurel. Une femme, assise dans le jardin, téléphone à une amie : « Je n'ai pu aller nulle part. Vous avez bien fait de rester entre amis. Enfin, je profite de la douceur de la nuit. » Les jeunes se rabattent sous les pieds de la tour Eiffel en espérant accéder au quatrième étage voir Sophie Calle. La file d'attente est désespérément longue. A 6 h 30, il y a aussi la queue devant la piscine de Pontoise pour nager, ne serait-ce qu'un quart d'heure, dans l'eau illuminée de rouge et de vert.

Dans les salons de l'Hôtel de Ville, une femme chante vainement des morceaux de jazz. Certains dorment dans les fauteuils. Plus loin, un DJ passe de la techno. Les visages des employés municipaux sont graves. L'ambiance est glaciale, désolée. La Nuit blanche se termine. La fête est gâchée.

Séquence Culture

TROIS QUESTIONS À... CHRISTOPHE GIRARD

1 Vous êtes adjoint au maire de Paris, chargé de la culture, et à ce titre initiateur de la Nuit blanche. Quel bilan tirez-vous de cet événement ?

L'attentat dont le maire, Bertrand Delanoë, a été la victime est un contre-exemple tragique. Il y a eu très peu d'incidents au cours de la nuit, en dépit de la foule – environ 450 000 personnes – qui a circulé dans Paris, assaillant les monuments connus (le Louvre, l'Hôtel de Ville ou la Bibliothèque nationale de France) et inconnus (les Pompes funèbres ou la Sudac). À l'occasion de manifestations artistiques, j'ai le sentiment que les Parisiens, mais aussi les gens venus nombreux des régions ou de l'étranger à cette occasion, ont eu du plaisir à découvrir ces lieux grâce à la création contemporaine. C'est aussi pour eux, tou-

tes catégories sociales confondues, un moyen de se réapproprier la ville.

2 Pensez-vous recommencer l'opération ?

Le maire, après son agression, a demandé lui-même que la Nuit blanche se poursuive, y compris à l'Hôtel de Ville, devant lequel il y a eu des files d'attente jusqu'à 5 ou 6 heures du matin. Il est donc tout à fait envisageable de renouveler cette Nuit blanche plébiscitée par ceux qui ont déboulé dans la capitale pendant une grande partie de la nuit. Sans doute faudra-t-il en améliorer l'organisation sur certains points.

3 Quelles ont été les faiblesses de cette première Nuit blanche ?

On doit pouvoir améliorer les transports. En dépit de leur nom-

bre, les navettes se sont révélées insuffisantes. Il va falloir trouver une solution avec la RATP. Nous devons aussi mieux réguler les flux. L'attente était souvent trop longue devant certains bâtiments comme celui des Pompes funèbres ou de la Sudac. Jean Blaise, le directeur artistique de la Nuit blanche, était conscient de ce problème. Il avait même suggéré d'établir un « passe » payant (de 5 € à 10 €) pour accéder aux manifestations, en notant qu'un tel système permettait de mieux contrôler les phénomènes de foule. Nous avons choisi la gratuité. Peut-être faudra-t-il revenir sur cette décision. On peut aussi envisager de multiplier les lieux, voire les jours ou plutôt les nuits. Nous devons réfléchir à tout cela.

Propos recueillis par Emmanuel de Roux

Sophie Calle, artiste, s'en laisse conter au sommet de la tour Eiffel

ELLE ne le disait pas trop, mais elle avait un trac fou. Et elle est sortie « bouleversée » par l'expérience sans doute la plus folingue de ces Nuits blanches. Sophie Calle, une artiste qui aime s'approprier la vie des autres, la mêler à la sienne, s'imposant des protocoles d'une précision chirurgicale, qu'elle restitue en œuvres – textes et photos –, recevait le public dans une chambre au sommet de la tour Eiffel. « Je demandais aux visiteurs de me raconter une histoire courte pour que je ne m'endorme pas. »

Elle a d'abord installé son décor. Une chambre de 6 m², un siège, des fleurs, un tableau de Martial Rayssac au mur, son chat empaillé, des cartes postales. Et puis les panneaux, en forme de règle du jeu : « Ne dépassez pas cinq minutes. » « Si je m'endors, prévenez le gardien. » Elle portait une chemise de nuit de soie rose, enroulée dans des draps blancs, au milieu de coussins brodés de dentelle noire. Un gardien devant la porte réglait les entrées et sorties. Ils sont venus par milliers.

La grande majorité a dû se contenter d'une vue en haut de la tour. Cent cinquante ont pu rencontrer Sophie Calle, après avoir fait la queue, parfois pendant trois heures. Elle a reçu de 19 heures à 7 heures, avec une interruption entre 2 heures et 3 heures. « J'en garde un sentiment de douceur incroyable. Les gens étaient joueurs, généreux, de tous âges, des loubards et des intellos. C'était gai. Il y avait aussi beaucoup d'histoires d'enfance et de douleur. Aucune violence. Les histoires s'enchaînaient, c'était extravagant. Ils souriaient, et pourtant ils avaient tant attendu. »

« ZÈBRES SANS RAYURES »

Sophie Calle a reçu avec du café, du champagne, un verre d'eau. Elle donnait parfois une carte postale. Et elle écoutait. Des histoires de princesses, de « zèbres sans rayures », de pierres qui roulent, des histoires d'amour. D'autres se sont contentés d'une phrase : « C'est l'histoire d'un homme qui entre dans un café. C'est moi, et ce n'est pas lui. » Une fem-

me lui a caressé le bras pour la protéger. Un homme sans langue lui a raconté en annonçant ses dix-sept ans de douleur. Deux couples peu dix-sept ans se sont rencontrés dans la file d'attente. On lui a laissé des lettres, des objets, un bouddha. Sophie Calle est marquée par trois jeunes qui ont « forcé une amie à coucher avec eux » et ne savaient pas comment s'excuser. « Je leur ai conseillé de lui écrire une lettre. Ils m'ont dit que c'était une bonne idée, qu'ils allaient lui envoyer un « texto ». Je leur ai répondu que ce n'était pas suffisant. Ils m'ont demandé quoi écrire. Et puis un des trois m'a raconté une histoire de Roméo et Juliette qui finit par une balle dans la tête. »

A 8 heures, après avoir rassemblé ses affaires, « dans un état de nerfs », Sophie Calle est descendue « sur Terre ». Des dizaines de personnes attendaient en bas. Sur la tour, elle découvre alors l'inscription immense : « La nuit blanche de Sophie Calle s'achève à 7 heures. »

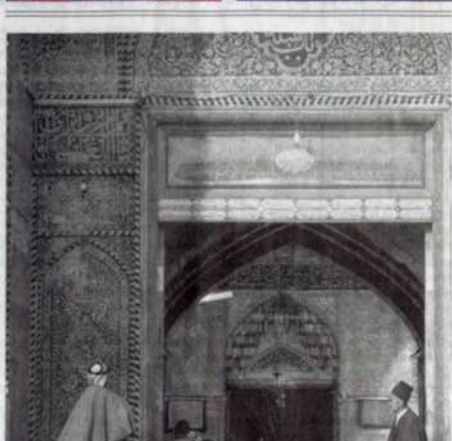
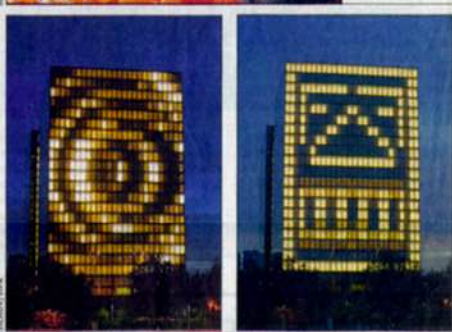
Michel Guerrin



Un immense cocon translucide du sculpteur argentin Pablo Reinoso suspendu sous la grande verrière des Galeries Lafayette.



La piscine Pontoise (ci-contre) illuminée de rouge et vert. La BNF (en bas) servait de support à un dispositif d'éclairage interactif.



Pierre-Jean Luizard

Irak

La question irakienne

fayard